

LE TROISIÈME HOMME (The third man)

de Carol Reed

Avec Joseph Cotten, Alida Valli, Orson Welles, Trevor Howard
Royaume-Uni – 12 octobre 1949 – version restaurée 21 novembre
2018 – 1h44

V.O.S.T.

Grand Prix Festival de Cannes 1949

Jeudi 28 février 2019 18h30
Dimanche 3 mars 2019 19h
Lundi 4 mars 2019 14h



Carol Reed (1906/1976) est un réalisateur, scénariste et producteur britannique. Après une carrière d'acteur, il devient réalisateur et signe *Sous le regard des Etoiles* (1939), *Kipps* (1941), *Huit heures de sursis* (1947), *Le banni des îles* (1952), *L'extase et l'agonie* (1965). Mais c'est surtout avec l'adaptation des romans de Graham Greene qui devient son co-scénariste qu'il acquiert la notoriété : *Première désillusion* (1948), ***Le troisième homme* (1949)** et *Notre agent à La Havane* (1959). Il tourne son dernier film *Oliver* en 1968. Il devient de premier metteur en scène de cinéma britannique à être anobli pour son œuvre.

Peu après la fin de la guerre, l'écrivain de romans populaires Holly Martins arrive à Vienne sans un sou en poche pour retrouver son ami Harry Lime qui lui a promis un emploi. Il apprend que son ami vient juste d'être tué dans un accident. Les circonstances de sa mort lui paraissent bien obscures... Adaptation d'un roman de Graham Greene, *Le troisième homme* a connu un grand succès populaire et cinéphilique : c'est l'un des films les plus célèbres de l'histoire du cinéma et certainement le film anglais le plus connu. Ce succès, il le doit à son atmosphère si particulière, pleine de mystère avec ses scènes nocturnes et ses coins sombres, beaucoup de scènes ayant été tournées sur place dans la Vienne à demi-dévastée. Il le doit aussi et surtout à la musique jouée à la cithare d'Anton Karas qui eut un succès immense à l'époque, devenant ainsi un grand atout publicitaire pour le film ; elle reste aujourd'hui l'une des musiques de film les plus connues. Après des cinéphiles, l'aura du *Troisième homme* fut encore plus forte à la suite de rumeurs liées à la présence d'Orson Welles : l'acteur/réalisateur aurait, disait-on, fortement influencé le tournage et même modelé le scénario, le style général du film et la présence de Joseph Cotten appuyant ces croyances. En réalité, l'action d'Orson Welles est limitée à quelques répliques, dont sa fameuse sur le coucou suisse, et l'idée du plan des doigts à travers la grille. *Le troisième homme* montre des influences diverses, reprend certains des codes du film noir, évoque beaucoup les films d'Hitchcock dans sa période anglaise. Carol Reed fait ici un usage assez immodéré du *Dutch angle*. Même si sa réputation peut paraître excessive, *Le troisième homme* est un très bon film.

Le troisième homme est produit par Alexandre Korda et David O. Selznick. Ce sera la seule collaboration entre ces deux grands producteurs. Carol Reed est également coproducteur. *Le blog du Monde* – 22 septembre 2012.

Un écrivain vaguement alcoolique arrive tout fringant, dans la Vienne de 1948, appâté par un boulot promis par un ami de toujours. Or il débarque le jour même où celui-ci est enterré...

Ce point de départ mystérieux (Harry est-il vraiment mort ?) sert de prétexte à Carol Reed et à son illustre scénariste, le romancier Graham Greene, pour peindre, après Auschwitz et Hiroshima, un monde où tout est inversé. C'est l'enfer qui trône au ciel. Les cadrages, presque toujours penchés, la photo fantomatique et la musique, obsédante et ironique, accentuent l'épouvante de ce monde nouveau, où les morts, comme Harry Lime, font semblant de l'être, mais le sont plus qu'ils ne le croient, puisque ne subsiste plus en eux la moindre parcelle d'humanité. C'est l'ère des monstres froids, intelligents, fascinants par l'ampleur de leur cynisme. Face à son copain qui croit encore, l'imbécile, que la vie est un roman, il grince, dans un sourire : « *L'Italie des Borgia a connu trente ans de terreur, de sang, mais en sont sortis Michel-Ange, Léonard de Vinci et la Renaissance. La Suisse a connu la fraternité et cinq cents ans de démocratie. Et ça a donné quoi ? Le coucou !* » La réplique n'a pas été écrite par Greene mais par Welles lui-même. *Pierre Murat – Télérama* -

(...) **L'histoire d'amour** entre le film et son public naît de quelques notes de musique, comme de juste dans la ville de Johan Strauss. Car *Le Troisième Homme* c'est avant tout une histoire de cithare. Quelques notes enivrantes jouées par Anton Karas, un total inconnu repéré par Carol Reed dans un restaurant viennois, et que le réalisateur anglais va imposer comme unique compositeur - quand Selznick souhaitait lui un traditionnel accompagnement orchestral. Coup de génie artistique et publicitaire : la mélodie va connaître un succès planétaire, au point d'assurer une popularité inespérée à un film qui ne manquait pourtant déjà pas d'atouts : Graham Greene au scénario, Joseph Cotten et Orson Welles devant la caméra, Alexander Korda et David O. Selznick aux manettes. Cette musique, géniale et entêtante, est aujourd'hui encore indissociable du film de Carol Reed... et de Vienne. Vienne, c'est l'autre idée éblouissante du film. Un décor extraordinaire, dont la photogénie contribue à l'indéniable force de certaines scènes. Entre ruines, pavés et égouts, la capitale autrichienne déploie alors des charmes obscurs et ténébreux, à l'image d'une poursuite finale, reconnaissons-le, assez étourdissante.

Un brio qui doit énormément à la superbe photographie de Robert Krasker, lauréat des Oscars 1951 pour le film. Profondeur des contrastes, jeu constant sur les ombres et les contre-jours, magnificence des gros plans, audace de certains cadres : Krasker profite de Vienne comme d'un immense terrain de jeux, parfois même d'expérimentations – dans son utilisation de la profondeur de champ et des lumières vives notamment, sous forte influence expressionniste. D'une manière générale, *Le Troisième Homme* est d'ailleurs un film sous influences, pour le moins hétéroclites. Influence du film noir, au point d'en adopter les codes les plus clichés (manteau et feutre gris, rues glauques un soir de pluie, confrontations viriles et trahisons diverses...) tout en s'en démarquant - assez intelligemment d'ailleurs – en les inscrivant dans un cadre européen. Influences aussi du cinéma anglais, tout en ironie feutrée et humour discret. Du documentaire et des actualités (l'introduction du film, avec la voix-off de Greene himself). (...)

Énigmatique cinéaste que Carol Reed, capable des plus belles fulgurances comme des afféteries les plus pénibles. A son actif, outre la poursuite pré-citée, quelques morceaux de bravoure réellement brillants : un gamin lançant une rumeur et faisant basculer le film aux confins du fantastique, ou encore une fin poignante, qu'il imposa à sa production en lieu et place du happy-end de Graham Greene. Une magnifique idée de mise en scène de ci de là, telle la (ré)apparition d'Harry Lime, trahi par un rai de lumière - ou les doigts du même Harry en gros plan, essayant vainement de soulever une plaque d'égout. Et au bout du compte, une belle tenue d'ensemble, Reed parvenant assez finement à mener son spectateur en bateau sans rien dévoiler des intentions de Graham Greene et de son astucieux scénario (mélange de twist à la Agatha Christie et de considérations lucides sur l'Europe d'après-guerre). A son passif aussi, malheureusement, des poses un peu vaines, pour ne pas dire franchement crispantes sur le long... Totalemment factices, les plans penchés (et il y en a plus que de raison) virent rapidement à l'exercice de style gratuit. (...)

Le suspens s'étirole alors, l'intérêt aussi, émoussé par ces constants effets de manche - et une histoire d'amour un peu fade, entre les pourtant excellents Alida Valli et Joseph Cotten. C'est Harry Lime qu'on attend. C'est lui que le public veut. Depuis qu'on l'a vu apparaître dans ce pas de porte viennois, Lime est le cœur même du film, sa raison d'être, le point de convergence de toutes les conversations. Au point que le film flanche à chacune de ses absences... Orson Welles, qui finit par s'attacher au personnage au point d'en réécrire les répliques - et de participer, quelques années après, à un feuilleton radiophonique consacré au passé de son personnage - n'est évidemment pas étranger au magnétisme de cet étrange personnage, et au déséquilibre qu'il crée en fonction de ses apparitions et disparitions. En un plan et un regard (le formidable plan du porche), il s'accapare le film et le laisse pantelant une fois les talons tournés. Rien d'étonnant alors que l'intérêt renaisse dans le dernier tiers, qui voit Lime ressurgir des tréfonds viennois. Alors, dans deux scènes d'anthologies (la grande roue et les égouts), Carol Reed pose enfin sa caméra, ajuste le pied et filme à hauteur d'hommes une passionnante histoire, qui aurait mérité un peu plus de retenue... Entre autres jugements expéditifs, Truffaut avait pour habitude de dire, rigolard, que le cinéma anglais était "*une contradiction dans les termes*". L'histoire lui a évidemment donné tort et, malgré tous ces défauts, *le Troisième Homme* a d'ailleurs - dans ses meilleurs moments - assez fière allure. L'on est toutefois en droit de lui préférer amplement ses illustres seconds et de s'étonner encore de cette prestigieuse première place, qui aurait donné du grain à moudre au réalisateur des *400 Coups*...

Blog Médiapart – Paul Oriol – 6 décembre 2016.

<p>Prochaines séances : Amanda jeudi 28 21 heures, dimanche 3 11 h lundi 4 19 h, mardi 5 20 h</p>	<p>Court métrage : GARDEN PARTY de Théophile Dufresne, Florian Babikian et Gabriel Grapperon – animation – 7'25 Dans une villa abandonnée, des amphibiens explorent les environs poussés par leurs instincts primaires...</p>
--	---

Carte d'adhésion valable de septembre à août de l'année suivante
Adhérer, c'est soutenir l'association
Plein tarif 18€ / Tarif réduit 9€ * * Jeune de -26ans, étudiant ou demandeur d'emploi

Bénéficiaire de tarifs sur les séances :
Embobiné 6€ Normales 6,70€
(hors week-ends et jours fériés)